

adaf-opening-letter.pdf

par Coraline Guilbeau

Dear,

J'ai fini par rentrer.

Alors que tout le monde a quitté la ville à la recherche d'un peu de fraîcheur ou de dépaysement, j'ai fait le chemin inverse pour terminer ce dernier mois d'été dans cette ville vide, tel un ermite se retirant et espérant retrouver une forme de silence. En me retranchant, j'avais dans l'espoir de rencontrer et éprouver ma solitude, mais je réalise que ces derniers temps je ne fais que penser à toi. Je t'écris cette lettre pour me donner l'illusion que tu n'es finalement pas très loin, que tu m'accompagnes.

Ici, une moiteur ambiante tapisse tout l'appartement. La chaleur étouffante donne le sentiment que tout, absolument tout (être vivant ou non) est lesté d'un poids plus lourd que soi, et que plus rien ne pourrait désormais se mouvoir. Lorsque j'ai passé la porte, écartant du pied le courrier accumulé derrière celle-ci, j'ai immédiatement été ouvrir les grandes fenêtres de l'appartement avec le naïf espoir de faire fuir cette chaleur, pour rapidement me rendre compte que le dehors est identique au-dedans. Sur l'instant il y a comme un soulagement, réduit à néant en un rien de temps. J'ai refermé les lourds rideaux de chaque fenêtre me donnant à présent la sensation de vivre dans une fausse pénombre, la chaleur étant toujours présente malgré les fenêtres ouvertes. Une étuve. À l'extérieur, des odeurs de fleurs, des insectes qui volent, le bruit de quelques rares véhicules circulant dans la rue sont les minces éléments de vie du dehors qui parviennent à franchir la frontière de l'appartement. Chaque soir, j'espère en vain qu'une fraîcheur minime arrivera avec la nuit. Le ventilateur est ridicule, je rêve de baignade, d'ombres, d'orages.

En rentrant dans l'appartement, les fleurs oubliées sur la console de l'entrée et maintenant complètement fanées ont silencieusement regardé mon corps fatigué passer devant elles sans que je ne les retire de leur vase, les pétales jonchant pourtant la console, le tapis et le sol. J'ai aperçu de vieilles cendres dans le cendrier, des tasses aux résidus de café patientant dans l'évier, un livre sur le lit resté ouvert à mi-lecture, me donnant le sentiment que l'appartement ou quelque chose de l'appartement avait vécu ici ces derniers mois sans moi. Est-ce que toi aussi tu imagines l'intérieur d'un foyer comme une toile de fond pour qu'un opéra ou qu'une fiction, quelle qu'elle soit, puisse s'agripper? Une arène, un terrain, une mer de laquelle la vie peut surgir? Et que les objets qui se tiennent dans cet espace sont à approcher autrement que par leur simple valeur d'usage?

Je n'ai pas cherché à ranger, nettoyer, arranger l'appartement. La chaleur accablante m'en empêche de toute façon, me fatigue. Elle écrase mes paupières, ralentit mes gestes, rend plus difficile ce qui d'ordinaire ne l'est pas. J'ai tout de même retiré la pile de l'énorme pendule paradant sur le mur nu de la cuisine pour ne plus entendre son tic-tac entêtant, métronome de l'appartement, dont je n'avais d'ailleurs jamais autant remarqué la si forte présence. Mettant l'horloge hors-jeu pour un temps, j'ai également recouvert de linges multiples, grandes chemises et draps principalement, les miroirs de l'appartement: celui de la salle de bain, celui posé sur la fausse cheminée, et celui «psyché» hauts sur pieds trônant dans la chambre, afin de ne plus croiser, accidentellement ou non, mon reflet.

Je m'amuse à penser que dans un espace de silence, immobile, sans reflets, je pourrais peut-être devenir une ombre, ou du moins une sorte d'ombre, circulant entre ces murs, entre ces objets.

M'allongeant sur le sofa, j'essaie d'être aux aguets de ce qu'il se passe ici, et que je ne vois habituellement pas. Je m'allume une cigarette et tâte à bout de bras la petite table basse à la recherche du cendrier. Je me demande: que peux-tu faire lorsque la table de ta cuisine, tes placards ou ton sofa deviennent une scène et tes yeux, un public? Que se passe-t-il quand tu acceptes l'idée que les objets qui t'entourent sont des êtres qui dessinent des scénarios pour s'éloigner de la solitude ou de la folie? Je peux te dire que ces images m'apparaissent aujourd'hui de moins en moins désincarnées et de plus en plus palpables. Mon regard glisse vers le mur qui me fait face, occupée par l'imposante bibliothèque habitée à part égale de livres, disques, boîtes métalliques de multiples tailles et de bibelots décoratifs destinées sûrement à autre chose qu'à prendre la poussière. C'est qu'il y a, dans ces objets le plus souvent offerts par des amis ou occasionnellement trouvés, désirés, achetés, le souvenir d'une anecdote et au final la marque d'un passé qui s'accumule.

Dans le silence de l'appartement, je prends conscience que le parquet craque bien plus que ce qu'il me semblait. Je t'avoue me surprendre déposer à présent mes pieds sur le sol le plus délicatement possible, comme pour ne pas déranger quelque chose ou quelqu'un qui ne devrait pas savoir que je suis là. Je reste alors la plupart du temps dans le sofa au salon, sur les hauts tabourets de la cuisine ou dans le lit, immobile. Je reste là dans l'appartement comme une silhouette au milieu d'objets, de figures, de passages du jour à la nuit. Ce matin un oiseau est venu se poser au bord de la fenêtre. Je le voyais dans l'embrasure, là où la jonction des deux rideaux avait laissé apparaître une bande de lumière. Un autre l'a rejoint. Je les observais tous les deux perchés sur le bord. Ils avaient l'air de murmurer ou même de parler à voix basse tout en scrutant l'intérieur de l'appartement.

Je vis depuis plusieurs jours maintenant dans cette chaleur étouffante et cette fausse pénombre, lampes perpétuellement éteintes, rideaux constamment fermés. Je laisse les choses qui doivent apparaître apparaître, et j'observe comme un témoin attentif et silencieux. Je t'écrirai la suite plus tard je crois. T'écrire chaque jour me conforte dans l'idée que nous percevons ces phénomènes ensemble.

Tendrement